

Essais

Numéro 65, hiver 1996–1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21155ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1996). Compte rendu de [Essais]. *Nuit blanche*, (65), 11–21.

**CARSON MCCULLERS
UN CŒUR DE JEUNE FILLE**

Josyane Savigneau
Stock, Paris, 1995,
503 p. ; 49,95 \$

Même avant que la paralysie la contraigne à composer ses textes dans sa tête et à en retenir les moindres détails jusqu'à l'arrivée de sa secrétaire, écrire fut toujours difficile pour Carson McCullers. Elle a raconté avoir travaillé toute une année sur son premier roman, *Le cœur est un chasseur solitaire*, sans comprendre où elle allait. Puis, soudain, l'éclaircie. « C'est ce que Henry James avait coutume d'appeler une 'précieuse particule' et que j'appelle 'illumination'. »

Carson McCullers fit une entrée fracassante sur la scène littéraire à l'âge de 23 ans. Elle devait garder longtemps l'allure d'une petite fille qui avait grandi trop vite, mais elle mourut à 50 ans à peine, peu avant la sortie du film que John Huston avait tiré de son deuxième roman, *Reflets dans un œil d'or* (avec Marlon Brando et Elizabeth Taylor).

Écrivaine du Sud profond, elle a exprimé dans son œuvre la solitude spirituelle de ses habitants, notamment l'aspiration du personnage principal de son roman *Frankie Addams*, qui voulait s'intégrer au couple formé par son frère et sa belle-sœur, de trouver « un nous à moi ». Certaines de ses amitiés tournèrent au désastre, mais le lien qu'elle avait noué avec Tennessee Williams (ils passèrent l'été 1946 à Nantucket, à écrire ensemble à la même table) ne faiblit jamais.

Harmonie et tendresse, jalousie et violence, avec l'abus d'alcool, caractérisèrent ses deux mariages successifs avec Reeves McCullers – qui se suicida en 1953, à l'âge de 40 ans, sans avoir réalisé son rêve d'être lui aussi écrivain. Péniblement, Carson McCullers parvint à terminer en 1961 un

autre roman, *L'horloge sans aiguilles*. Un recueil posthume de nouvelles, de poèmes et de correspondance, *Le cœur hypothéqué*, sortirait en 1971.

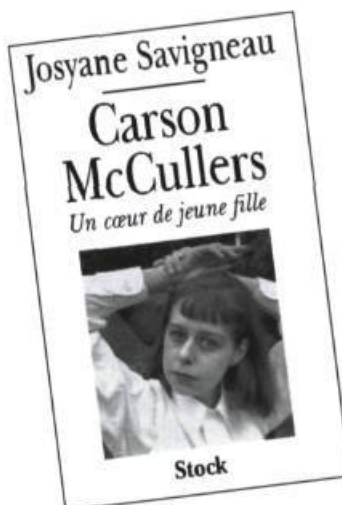
Un ami de Carson McCullers, Arnold Saint Subber, a dit d'elle : « C'était un papillon, mais un papillon d'acier ». Fondé sur une documentation abondante, l'ouvrage de Josyane Savigneau retrace minutieusement le parcours de l'écrivaine et nous invite à lire ou relire ses livres – en nous conseillant de choisir les plus récentes traductions françaises de ses romans, car les premières, semble-t-il, rendaient mal le caractère poétique de sa prose.

Sylvie Chaput

**COLETTE
MES VÉRITÉS**
Entretiens avec
André Parinaud
Écriture, Paris, 1996,
231 p. ; 34,95 \$.

Pour un lecteur de Colette, ce livre ne peut manquer de soulever un certain intérêt ; il offre en effet la possibilité d'en savoir un peu plus au sujet de Sidonie Gabrielle Colette (alias Colette), sa vie, ses idées, son œuvre, etc. Mais il y a plus que cela dans ce livre, et c'est pourquoi même quelqu'un qui n'a pas su apprécier les romans de Colette peut éprouver un réel plaisir à lire *Mes vérités* et, pourquoi pas, avoir envie de redécouvrir sa production romanesque.

Que sont au juste ces *Vérités* ? L'ouvrage, préparé par André Parinaud, comprend plusieurs parties. La première est une biographie qui trace les grandes lignes de la vie de l'écrivaine, en relation avec l'écriture de ses romans. Cependant, André Parinaud fait parfois des liens entre la vie de Sidonie Gabrielle et son œuvre qui relèvent de la pure spéculation, passant ainsi trop



Mais ce sont les entretiens entre Colette et André Parinaud qui constituent la partie la plus importante des *Vérités*. Par ses réponses, teintées de vivacité et d'ironie, Colette parle, évidemment, d'elle-même, mais aussi de sa conception du métier d'écrivain. Plusieurs figures connues, comme Proust, Balzac, Giraudoux, Anna de Noailles, Renée Vivien, surgissent dans la conversation entre Colette et André Parinaud, de manière parfois inattendue et originale. Mais surtout, elle évoque une époque, le début de notre siècle, et un mode de vie, celui d'une artiste.

Anne Martine Parent

**LE CAUCHEMAR
AMÉRICAIN**
ESSAIS SUR LES VESTIGES
DU PURITANISME
DANS LA MENTALITÉ
AMÉRICAINNE ACTUELLE

Robert Dôle
VLB, Montréal, 1996,
134 p. ; 15,95 \$

La thèse qui fonde cet essai est la suivante : la mentalité américaine moderne est la résultante directe, le pur produit du puritanisme qui a dominé la Nouvelle-Angleterre au XVII^e siècle mettant au premier plan, et cela dans tous les domaines de la vie économique et sociale, la dichotomie réductrice élu-non-élu. Ce principe toujours opérant risque fort, selon l'auteur, de provoquer le déclin total, la désintégration de la nation américaine, déjà mal en point, à moins que son système économique et social ne soit radicalement transformé. Cette mentalité serait, par ailleurs, dominée par la fâcheuse tendance qu'ont les Américains de se considérer comme le « peuple élu de Dieu », et de conférer à leur culture une dimension universelle, alors qu'ils ne sont qu'une société spécifique parmi d'autres.

L'auteur, déçu par la culture de son pays d'origine, s'est exilé en 1968 à l'âge de 22 ans. Il a passé neuf ans en Europe et dix-huit au Québec : il vit et enseigne actuellement à Chicoutimi. Le regard critique

facilement de la fiction à une prétendue réalité, et cela peut devenir agaçant. Toutefois, la partie biographique de l'ouvrage donne une assez bonne idée de la vie qu'a menée Colette, ses mariages, sa carrière de pantomime, ses débuts d'écrivain, etc. À la fin du livre, une chronologie et une bibliographie complètent cet essai biographique.

qu'il porte sur l'américanité acquiert de ce fait une dimension américaine, européenne et québécoise, ce qui donne une saveur particulière à son ouvrage. Ce regard jeté à très grande distance du foyer originel est cependant toujours ancré dans ce dernier, puisque Robert Dôle y a fait ses apprentissages. L'essai, qui est écrit en très bon français, met en lumière les aspects négatifs connus de la société américaine : l'impérialisme, un matérialisme outrancier, l'écart grandissant entre riches et pauvres, une vulgarité et une superficialité culturelles désarmantes, l'individualisme négatif régnant, le racisme toujours présent ainsi que la cruauté et la violence. Chacun des chapitres explore l'un de ces aspects.

Robert Dôle dira qu'il s'est complètement détaché des valeurs aliénantes qui dominent actuellement la société américaine, et qu'il se sent parfaitement libre au Québec. Pour appuyer son discours critique, il se réfère, entre autres, à l'écrivain Henry Miller qui a longtemps vécu en Europe, ainsi qu'au philosophe d'origine allemande Herbert Marcuse. Ceux-ci ont, en effet, exprimé un certain désenchantement à l'égard de la mentalité américaine moderne, contrairement à certains penseurs du siècle dernier qui, eux, croyaient au « rêve américain » : on passe, de fait, du rêve à la « menace » américaine. Henry Miller, on s'en souvient, a qualifié les illusions issues de ce rêve de « cauchemar climatisé » ; ce qui est tout le contraire du progrès tant vanté. La tendance est donc au désabusement et au pessimisme. Pour Miller, somme toute, la culture américaine est carrément un « gâchis ». Même constat chez Marcuse : l'individu moderne manque de liberté, il est abruti par le désert culturel propre à une société fondée sur une technologie très so-

phistiquée. C'est un « homme unidimensionnel », vide et déprimé. Et cette désertification risque de s'étendre avec l'américanisation du globe. Robert Dôle n'hésite pas à corroborer ces thèses.

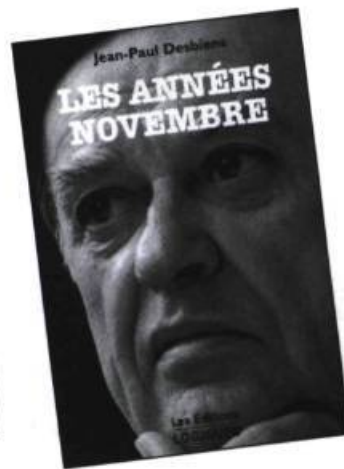
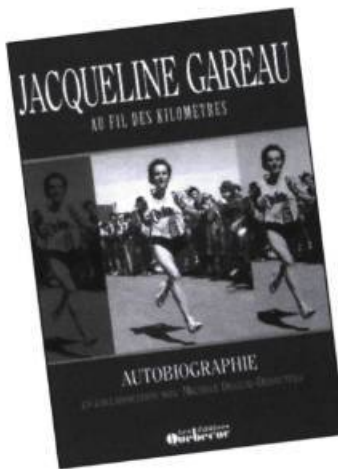
Ces perspectives critiques sont justes et pertinentes, mais s'y joint, à la fin de l'ouvrage, un discours critique qui amalgame joyeusement un christianisme renouvelé (l'auteur se dit « *homo religiosus* ») à un socialisme non autoritaire, libertaire. S'y marient même sans problèmes les bons aspects du puritanisme – la culture d'origine a laissé ses traces ! – à la pensée marxiste ! On a ainsi l'impression que l'auteur se croit l'heureux élu d'une pensée critique nourrie de la saine substance d'un christianisme purgé, lavé de ses erreurs passées. Et le plus horripilant réside dans le fait que Robert Dôle ose dire que les Marx, Freud, Sartre, Camus et Russell, qui ont consciemment rejeté la religion – et n'ont point connu l'illumination religieuse de notre essayiste exilé –, seraient, à cause de cela, devenus de pauvres athées aveugles, privés du Sens de la vie, donc non-élus... Ils auraient même bénéficié d'une existence plus « facile » que la sienne ! Comment peut-on se mettre ainsi au-dessus de penseurs d'une telle envergure ? Cela, malgré les indéniables qualités du livre, réduit sa portée et laisse le lecteur ahuri et fort perplexe.

Gilles Côté

JACQUELINE GAREAU AU FIL DES KILOMÈTRES

Jacqueline Gareau
et Michèle
Duguay-Desautels
Québecor, Outremont,
1995, 175 p. ; 19,95 \$

Si vous faites partie de ces mordus qui aiment voir défiler le bitume sous leurs pieds étés comme hiver, et qui courent



avec plaisir beau temps mauvais temps, vous dévorerez l'autobiographie sportive de Jacqueline Gareau, la première grande coureuse sur route québécoise. Le sportif amateur qui parcourt 50 kilomètres chaque semaine envisagera avec stupeur les quelque 160 kilomètres hebdomadaires de Jacqueline Gareau. Il mesurera les sacrifices et la détermination qu'exige l'accomplissement de grandes performances au niveau international sur la distance mythique du marathon. Jacqueline Gareau a été intronisée en 1995 au Temple de la renommée des sports du Québec parce qu'elle fait figure de pionnière (et quelle pionnière !) dans un domaine longtemps réservé aux hommes. Jusqu'aux Jeux olympiques de 1984, la plus longue distance parcourue par les femmes était le 1 500 mètres !

De 1977 à 1988, Jacqueline Gareau a couru deux fois le marathon en moins de deux heures trente, et treize fois en moins de deux heures quarante. Vainqueur du marathon de Boston en 1980, du marathon de Los Angeles en 1984 et par trois fois à Montréal, elle constitue la preuve vivante que même un petit bout de femme de moins de cent livres, fumeuse de surcroît, découvrant la pratique du sport tardivement, peut aspirer à développer son potentiel physique en réformant son mode de vie. Jacqueline Gareau s'adresse donc tout particulièrement à celles qui nourrissent des complexes quant à leur forme physique, mais qui désirent accéder à un plus grand bien-être par la pratique raisonnable

des sports d'endurance. En partageant son expérience sans taire les inévitables moments de découragement, sans en masquer les périodes noires où la guigne et les maladies s'acharnent sur elle, Jacqueline Gareau prodigue donc conseils et mises en garde à celles et ceux que l'aventure tente. À ces lecteurs idéals, qui rêvent de courir autour du pâté de maisons sans s'essouffler ou encore de s'inscrire au marathon de Montréal, le livre apportera la motivation et les incitera à la prudence dans la pratique d'un sport qui comble les initiés.

Ceux qui ne jurent que par leur mode de vie sédentaire, amateurs de *grande littérature* que la poésie du macadam laisse froids, s'abstenir.

Valérie St-Martin

LES ANNÉES NOVEMBRE

Jean-Paul Desbiens
Logiques, Montréal, 1996,
542 p. ; 26,95 \$

Beau titre pour les propos d'un homme qui, à la lumière des statistiques, se juge parvenu à l'avant-dernier douzième de sa vie. Titre significatif aussi qui révèle dès le départ la touche typique de Jean-Paul Desbiens : il sait, même à propos du réel le plus familier, renouveler les perspectives et rajeunir le regard.

Cette force de Jean-Paul Desbiens fait aussi sa faiblesse. L'homme, en effet, voit, sent, juge, canonise ou vilipende. Vite et fort. Il démontre peu, tant il s'en remet à son bon sens. Pourquoi, d'ailleurs, perdrait-il du temps à recons-

tituer la genèse de ses intuitions, puisqu'un journal est fait pour se parler à soi-même et puisque son verdict frappe le plus souvent avec justesse ?

Dans ces *Années novembre*, Jean-Paul Desbiens livre son journal de 1993 à 1995. On y retrouve sa maîtrise de la langue, son art de remonter à la naissance du mot, sa profonde détestation des simagrées, des artifices et de la bêtise, sa foi profonde et affirmée. On y retrouve aussi, sans surprise de la part d'un homme « farouche », une affirmation presque obsessionnelle de ses droits de fumeur, une défense abrupte de positions constitutionnelles sans nuance, une condamnation brutale de l'« anormalité » homosexuelle. Jean-Paul Desbiens, en bien comme en moins bien, propose puissamment ses évidences. Et l'évidence (*fulgor veritatis mentis assensum rapiens*) affirme sans démontrer.

Laurent Laplante

ANTONIONI

Aldo Tassone
Trad. de l'italien
par Josiane Tourrés
et Caecilia Pieri

Flammarion, Paris, 1995,
355 p. ; 55 \$

Voici une introduction claire, documentée et exhaustive à la vie et à l'œuvre multiforme de Michelangelo Antonioni, ce cinéaste majeur, éternellement moderne, essentiellement poète et toujours novateur. Dans la première partie, le livre en compte six, Aldo Tassone présente l'homme, sa personnalité. Nous découvrons un homme intègre et passionné. « Antonioni, critique cinématographique (1935-1949) » nous fait connaître ensuite le critique engagé et enthousiaste. L'auteur montre comment les textes critiques annoncent l'œuvre filmique, les choix et les partis pris qui seront ceux des films. Dans « La période du documentaire », Aldo Tassone s'attache à évoquer l'engagement humaniste du maître de Ferrare, engagement déjà évident dans *Gente del Po*, son premier documentaire qui

accorde une si grande place aux gens du fleuve et aux difficultés qu'ils doivent affronter. Dès ce film-là, l'être humain apparaît au centre des préoccupations antonioniennes. « Les films de *Chronique d'un amour* (1950) à *Par delà les nuages* (1995) » propose une analyse détaillée des films, et dégage les liens qui existent entre eux. Dans « Les Montagnes enchantées » deux aspects beaucoup moins connus du talent d'Antonioni sont mis en lumière, ceux de peintre et de nouvelliste. La sixième partie, judicieusement intitulée « L'œil cinématographique d'Antonioni », propose une synthèse du travail du cinéaste, s'attachant tout particulièrement à son étonnante et indéfectible modernité ainsi qu'à son caractère foncièrement novateur.

La monographie se complète d'une filmographie détaillée et d'une bibliographie, ce qui en fait un ouvrage de référence simple, précis et précieux sur une des œuvres cinématographiques les plus émouvantes qui soient et sur un cinéaste passionnant.

Simone Suchet

ANDRÉ BRETON EN PERSPECTIVE CAVALIÈRE

Textes réunis et présentés
par Marie-Claude Dumas
Gallimard, Paris, 1996,
102 p. ; 23 \$

J'ai lu *André Breton en perspective cavalière* après avoir assisté à la représentation de *Vampire et la nymphomane* de Claude Gauvreau par la Compagnie lyrique de création Chants Libres, à Montréal. J'étais donc dans un état d'esprit idéal, puisque l'œuvre de Claude Gauvreau secrète la promesse implicite d'André Breton de nous libérer « de toute préoccupation esthétique ou morale ». Le poète québécois a buté sur le même obstacle que le poète français dont il s'est un temps inspiré : le décalage incontestable entre l'art et la vie.

Aux familiers des écrits d'André Breton, le petit livre qui célèbre le centenaire de sa



naissance apportera un nouvel éclairage sur une œuvre cernée de tant de manifestes, de disputes et d'anathèmes, mais dont le côté solaire demeure toujours aussi séduisant. Parmi les témoignages réunis ici, quelques-uns soulignent les tentatives faites par André Breton d'élargir sa perception du monde par le biais de son enquête sur les rites amérindiens, notamment aux États-Unis, et sur les arts dits primitifs. Sa curiosité des anciens traités alchimiques et occultistes allait d'ailleurs dans le même sens, soit non pas de détruire la rationalité, mais d'aller au-delà, ce que René Allou désigne comme la « méthode poétique du surcroît expérimental ». La vulgarisation de la notion même du surréalisme a peut-être nui à un approfondissement qui eût pu être profitable.

Jean-Claude Dussault

L'ÂGE D'OR DU ROMAN

Guy Scarpetta
Grasset/Fasquelle, Paris,
1996, 341 p. ; 49,95 \$

À quel moment l'auteur de *L'impureté* en 1985 et de *L'artifice* en 1988, le héraut du post-moderne, a-t-il situé cet « âge d'or du roman » qu'il nous propose dans son dernier ouvrage ? À l'époque de Stendhal, Balzac, Manzoni et Dickens ? ou peut-être de Proust, Kafka, Joyce et Musil ? Non, Guy Scarpetta ne se renie pas et situe cette époque heureuse aujourd'hui, plus précisément ces quinze dernières années.

On annonçait dernièrement « la mort du grand écrivain » (Henri Raczymow, 1994) ; *L'âge d'or du roman* convie pourtant à la lecture des « chefs-d'œuvres romanesques de notre temps » qu'il nous propose comme de très grands crus. Réunissant des articles déjà publiés et des textes écrits spécialement pour ce livre, le critique analyse et met en valeur douze œuvres majeures de onze écrivains contemporains, surtout étrangers, mais tous traduits en français. Il n'est pas indifférent d'en donner la liste : *Les versets sataniques* de Salman Rushdie, *La contrevie* de Philip Roth, *L'immortalité* et *La lenteur* de Milan Kundera, *La tante Julia* et *le scribouillard* de Mario Vargas Llosa, *L'acacia* de Claude Simon, *Paysages après la bataille* de Juan Goytysolo, *Sablier* de Danilo Kis, *Le jeu du siècle* de Kenzaburô Ito, *Romanesques* d'Alain Robbe-Grillet, *Extinction* de Thomas Bernhard, *Christophe Colomb* et *son œuf* de Carlos Fuentes.

Le tout est introduit par un plaidoyer « pour la critique », Guy Scarpetta accusant le rythme trépidant de l'époque d'en menacer le sérieux et l'efficacité. Mais un programme simple permet d'y remédier : après avoir « pris le temps » de lire, le critique doit appliquer des critères explicites pour fonder son jugement. Ainsi les « grands romans » sont des œuvres qui « explorent un territoire encore inconnu de l'expérience humaine [...] inventent ou renouvellent la forme narrative [...] rendent indissociables ces deux aspects ». C'est dans cette perspective que sont élaborées ses analyses et avec un souci pédagogique d'accessibilité constant. L'enthousiasme patent de Guy Scarpetta, la clarté de l'exposition, son aptitude à mettre en évidence l'originalité des œuvres retenues, dont la qualité est par ailleurs indéniable, rendent la démonstration tout à fait convaincante.

Vous êtes curieux des grands romans d'aujourd'hui, laissez un critique passionné vous y servir de guide.

Denis Saint-Jacques

**LES INDIENS BLANCS
FRANÇAIS ET INDIENS
EN AMÉRIQUE DU NORD
(XVI^e-XVIII^e SIÈCLE)**

Philippe Jacquin
Libre Expression, Montréal,
1996, 284 p. ; 24,95 \$

L'ouvrage de l'historien Philippe Jacquin se situe parfaitement dans la lignée des travaux du Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord, de l'Université Laval. Pour mieux cerner l'identitaire québécois, l'auteur français interroge les rapports entre Blancs et Indiens aux débuts de la colonisation française en Amérique du Nord. Les Européens, en quête d'un nouveau paradis terrestre, découvraient une société sans hiérarchie rigide, basée sur l'égalité entre individus et des libertés de respect et de consentement mutuels. Cette société, à l'opposé de celle dont les premiers colons étaient issus, a fortement séduit bon nombre de ceux qui se sont trouvés en contact avec elle, avec le monde de l'Indien. Pas surprenant alors que plusieurs d'entre eux se soient indianisés, au lieu de civiliser les « Sauvages » – un fait souvent décrit, et dans les relations de voyage, et dans les rapports des Gouverneurs de la Nouvelle-France. Dans son étude, admirablement documentée, Philippe Jacquin parle de ceux qui sont devenus célèbres sous l'appellation de « coureurs de bois », ces Blancs, donc, qui allaient devenir les messagers des commerçants de fourrures et des Indiens ; ils assuraient les bases d'une économie fragile, dépendante des cours des prix de la fourrure en Europe.

Les Indiens blancs retrace donc l'évolution de ce type d'homme nouveau, devenu indispensable à la survie de la colonie, et pourtant perçu comme un élément dangereux

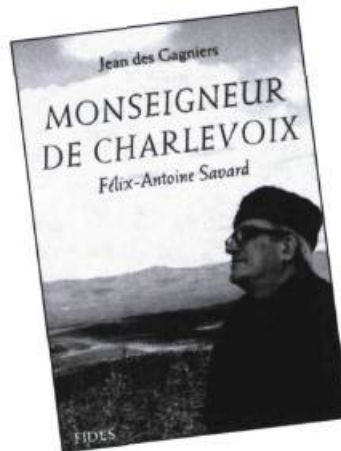
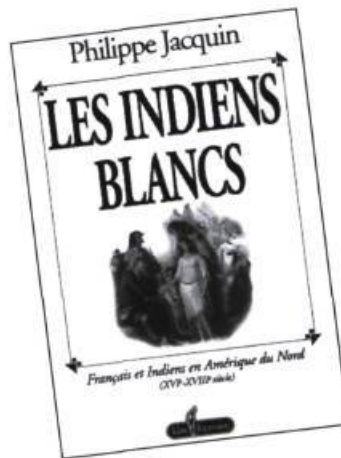
par les gouvernants, puisque ses sympathies allaient nettement du côté de l'Indien et de la vie dans les grandes forêts, empreinte de liberté. Très tôt, l'Église comme les autorités gouvernementales pressentirent le danger que représentait cette « nouvelle race d'hommes », réfractaire à la sédentarisation et peu portée à travailler la terre. L'interaction des deux cultures, cette acculturation, est rapidement considérée comme une menace pour la survie de la culture européenne ; elle se fera sentir plus tard encore dans la littérature dite « roman de la terre », et ne prendra fin que dans la première moitié de notre siècle. Le mythe du coureur de bois persiste cependant : il se retrouve dans les romans d'André Langevin, de Louis Hamelin, de Jacques Poulin, de Robert Lalonde, pour ne nommer que ceux-là, qui interrogent les thèmes de l'américanité et de l'indianité. Pour comprendre l'attraction-répulsion du Blanc face à l'Indien, l'étude de Philippe Jacquin se révèle un outil précieux puisqu'elle anticipe le dilemme dans lequel se trouve le Québécois d'aujourd'hui qui ne peut renier sa nature de Blanc mais rêve de s'accaparer l'âme de l'Indien, comme l'explique bien Jean Morency dans un livre récent, *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique* (Nuit blanche éditeur).

Hans-Jürgen Greif

**MONSEIGNEUR
DE CHARLEVOIX
FÉLIX-ANTOINE SAVARD
1896-1982**

Jean des Gagniers
Fides, Montréal, 1996,
278 p. ; 29,95 \$

« Le modeste ouvrage que je propose au lecteur n'a rien d'une étude savante ; il est avant tout un témoignage de



longueur et en *chapitulets* variant de une à seize pages, *Monseigneur de Charlevoix* est en effet un livre d'amitié qui offre moins une lecture nouvelle de l'œuvre de Félix-Antoine Savard qu'il ne témoigne d'une connaissance aigüe et pour ainsi dire amoureuse de ses écrits. Jean des Gagniers procède chronologiquement, depuis les ancêtres de l'auteur de *Menaud*, sa famille et son enfance heureuse à Chicoutimi jusqu'à sa retraite et à sa mort, à Québec, en 1982, en passant par ses études commerciales, classiques et théologiques, son ministère paroissial, ses enquêtes folkloriques, sa carrière universitaire... Il souligne de même ses publications, bien sûr, et en extrait de nombreux passages qu'il livre à notre réflexion après avoir opéré des regroupements thématiques : la nature, l'Antiquité, la fidélité au passé, la musique, le temps, la foi, les paysans, les images savardiennes...

Abondamment illustré, l'ouvrage de Jean des Gagniers est aussi une invitation à lire une œuvre incontournable du patrimoine littéraire québécois, à laquelle il peut en même temps servir d'introduction. Il constitue en outre un hommage à la région de Charlevoix où Félix-Antoine Savard a vécu quelque cinquante ans et dont le nom lui est « à jamais lié ».

Jean-Guy Hudon

L'ÉCHELLE HUMAINE

Bruno Lussato
Robert Laffont, Paris, 1996,
317 p. ; 42,95 \$

Présenté comme une charge « contre le gigantisme technologique et bureaucratique », le livre de Bruno Lussato est, à dire vrai, plus, mieux et autre. Certes, Lussato oppose souvent le mastodonte et le petit, l'État glouton et l'humble PME, le conglomerat et l'artisan. La taille des belligérants ne constitue pourtant pas toujours le grief majeur. Entre l'agaçante cigogne qui n'accepte que les vases adaptés à son interminable bec et les renards qui s'accommodent de tous les couverts, la différence tient à la

fidélité à la mémoire d'un homme d'exception [...] Je me contente ici de retracer de façon sommaire [...] les diverses étapes de son existence si féconde, de situer ses œuvres, de commenter quelques aspects de sa pensée et de son art. » C'est en ces termes, justes et pertinents, que Jean des Gagniers parle de son dernier essai, dont la parution coïncide avec le centième anniversaire de naissance de l'auteur en titre. Divisé en trois parties d'inégale

spécialisation plus qu'à la taille. De même, Bruno Lussato, qu'on décrit comme un pourfendeur acharné de la bureaucratie gouvernementale, s'en prend aussi allégrement aux autres incarnations de la bêtise. C'est, bel exemple, du secteur privé qu'il tire cette sublime anecdote : un technicien écoute la *Symphonie inachevée* et fait rapport à son patron qu'en éliminant les répétitions, les triples croches, etc., Schubert aurait eu le temps de terminer sa symphonie...

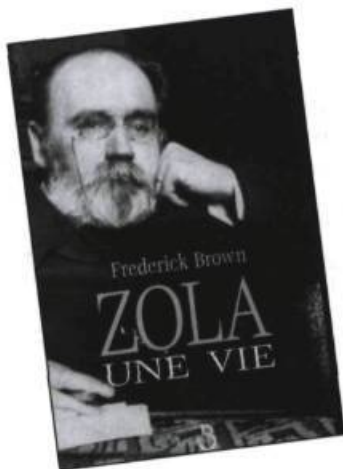
Bruno Lussato, qui plaide pour l'intelligence, la culture, la nuance, le bon sens, ne condamne ni les transnationales ni les artisans. Il n'excommunie aucune taille et n'en canonise aucune. Il déplore, au passage, qu'on limite les gens à une télévision bête et méchante. Titre un peu trompeur, par conséquent : oui, Bruno Lussato veut l'échelle humaine, mais il apprécie surtout l'intelligence.

Laurent Laplante

ZOLA, UNE VIE
Frederick Brown
 Trad. de l'américain
 par Dominique Peters
 Belfond, Paris, 1996,
 923 p. ; 59,95 \$

L'auteur, monumental, méritait cette monumentale biographie. Puissant et complexe, Émile Zola exigeait un biographe apte à porter la rigueur, la patience, voire l'entêtement à leur plus haut niveau. Frederick Brown aura été ce biographe. Assez près d'Émile Zola pour « sentir » ses frustrations, assez en retrait pour ne pas s'aveugler sur ses outrances, assez pénétrant pour douter. Frederick Brown, en plus, tire profit de la conjoncture : la correspondance de Zola vient d'être publiée en dix volumes colossaux qui regroupent et stabilisent la production (connue) d'Émile Zola.

Frederick Brown fait plus que raconter. Il situe Émile Zola en son temps, celui du Second Empire, de la Troisième République, des conflits



de 1870. Il nous présente ses amis, ses rivaux, ses éditeurs, des disciples. Défilent Cézanne et Manet, Flaubert et les Goncourt, Mallarmé et Charpentier, Maupassant et Huysmans. Le biographe cerne la méthode de travail de Zola, faite de recherches minutieuses suivies d'une implacable discipline de rédaction. Il met aussi au jour les bases du « naturalisme » sur lequel Zola édifie ses Rougon-Macquart. Qu'Émile Zola soit marqué par Sigmund Freud, qu'il attribue à l'hérédité les choix souvent répugnants des Rougon et des Macquart, Frederick Brown le fait voir.

Que désirer de plus ? Peut-être plus de lumière sur le rôle de Zola dans l'« affaire Dreyfus ». Le livre est déjà trop long ? Faux.

Laurent Laplante

HERGÉ
Pierre Assouline
 Plon, Paris, 1996,
 466 p. ; 29,95 \$

En Pierre Assouline, il y a plus que du navigateur. Certes, il sait piloter à distance équitable des divers fanatismes, mais il ne craint pas ici, face à des faits avérés, de laisser Hergé seul devant ses excès ou, au contraire, d'affronter avec lui une certaine opinion publique. N'en déplaise, en effet, à ceux qui ne voient en Georges Remi (GR = RG = Hergé) que le père de Tintin, Pierre Assouline place fermement sur les épaules du dessinateur de bandes dessinées les responsabilités de



l'homme et du citoyen. Quand déferle le racisme, tous ont à répondre. Du coup, naissent les controverses, car Hergé collabora à des journaux sous contrôle nazi. À cela s'ajoutent, à mesure que la rectitude politique réécrit l'histoire, de vibrantes dénonciations du racisme, du sexisme, du fascisme... de Tintin et de son père.

Pierre Assouline, avec justesse et fermeté, distingue ce qui, à n'importe quelle époque, serait une lâcheté de ce qui, en Georges Remi, révèle une conscience raisonnablement accordée à son temps. Il ressuscite donc un être complexe : bon collègue mais patron gourmand, à cheval sur ses droits de créateur mais admirateur imprudent de Disney ou de Spielberg, immensément respectueux de ses jeunes lecteurs mais incapable de partager sa gloire avec ses meilleurs lieutenants. Ni Tintin ni Hergé ne sortent de l'exercice diminués ; notre regard sur eux, pourtant, a changé.

Laurent Laplante

**CORRESPONDANCE
 AVEC ROGER CAILLOIS**
Saint-John Perse
 Gallimard, Paris, 1996,
 208 p. ; 33,50 \$

C'est en 1942 que Saint-John Perse, exilé aux États-Unis, commence à correspondre avec Roger Caillois, responsable alors de l'Institut français de

Buenos Aires. De cet échange, qui se poursuit jusqu'à la mort du poète en 1975, il ne reste qu'une cinquantaine de lettres. D'entrée de jeu, une constatation : cette correspondance est avant tout littéraire. Elle débute alors que les canons grondent en Europe et se poursuit durant les trois décennies qui vont suivre, mais nous n'y trouvons pas trace des événements qui ont marqué l'époque. À la lecture de ces lettres, nous avons l'impression étrange que le poète et son critique vivent hors du Temps. Pour l'un et pour l'autre, nous le savons, seule la poésie du langage était essentielle en littérature. À l'évidence, les lettres de Saint-John Perse constituent un fragment de prose qui s'ajoute à l'ensemble de sa poésie. Celles du critique lui font écho : interlocuteur éclairé, Roger Caillois admire Saint-John Perse. Avec lui, il débat à l'envi d'esthétique de la littérature. Ceux qui s'intéressent aux étapes de la création apprécieront d'ailleurs certains passages qu'ils pourront comparer aux œuvres définitives.

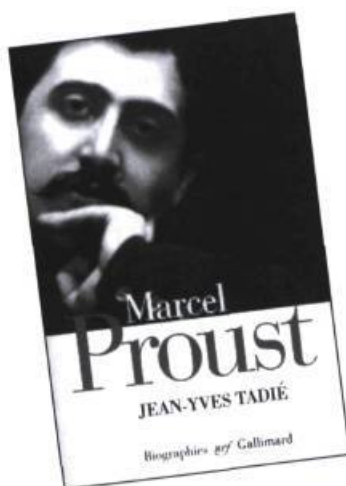
Cette correspondance peut à certains égards laisser froid : entre Saint-John Perse et Roger Caillois ne s'y révèle aucune intimité. Ces lettres privées ne s'ouvrent pas sur des confidences personnelles. Aucun cœur n'est mis à nu : aucun secret n'est dévoilé. Les deux hommes ont établi entre eux des liens de politesse et de courtoisie. Le livre se tait sur leur vie. Ce qui reste en somme c'est que seule l'œuvre littéraire compte. D'où vient alors l'intérêt de cette correspondance, semblable à une conversation d'intellectuels dans un salon littéraire du XVIII^e siècle, qui nous montre Saint-John Perse partout et toujours attentif à son œuvre ? Saint-John Perse qui célèbre la beauté de la langue française à la manière de l'artisan qui cisèle les mots et peaufine les phrases. Cette correspondance vaut sans doute surtout parce qu'elle amène à découvrir l'œuvre de deux écrivains : le poète Saint-John Perse et le philosophe Roger Caillois.

Marguerite Paulin

MARCEL PROUST

Jean-Yves Tadié
Gallimard, Paris, 1996,
952 p. ; 49,95 \$

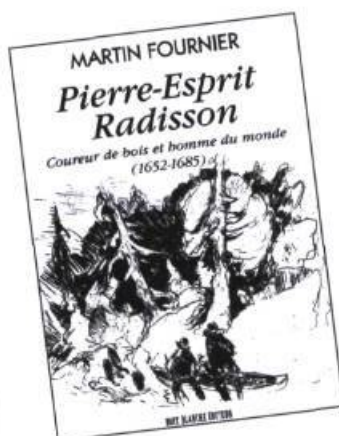
Nul mieux que Jean-Yves Tadié, peut-être, pouvait publier une nouvelle biographie de Marcel Proust. Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne, il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur Proust, dont



Proust et le roman (1971), qui fait autorité, et l'éditeur de la nouvelle édition d'*À la recherche du temps perdu* (1987-1989) dans la « Bibliothèque de la Pléiade », augmentée d'un volume, depuis l'édition précédente, par les notes et les nombreuses variantes qui se sont ajoutées.

Marcel Proust exige beaucoup, séduit davantage. Monumentale biographie intellectuelle, à la fois parce qu'elle relève de la critique littéraire et, surtout, parce que Jean-Yves Tadié a le souci constant de privilégier les faits qui permettent de comprendre pas tant l'homme que l'écrivain, ou l'homme en fonction de l'écrivain – autrement dit l'œuvre, exemplaire. Ainsi, peu d'événements consignés qui ne soient mis en relief par une image, par une idée, par un personnage de l'œuvre romanesque, méthode qui se dé-

marque résolument de la pratique anecdotique de certains prédécesseurs : « La biographie d'un grand écrivain n'est pas celle d'un homme du monde, ou d'un pervers, ou d'un malade : c'est celle d'un homme qui tire sa grandeur de ce qu'il écrit, parce qu'il lui a tout sacrifié, et sa petitesse du reste ». Bien loin ici de prêter front à la critique même de



Proust dans *Contre Sainte-Beuve*, à savoir que l'œuvre ne se réduit pas au moi social, Jean-Yves Tadié montre justement comment Marcel Proust est devenu romancier, comment celui qui disait que « la vraie vie, c'est la littérature », en a fait l'expérience intérieure.

François Ouellet

**PIERRE-ESPRIT
RADISSON**
Martin Fournier
Nuit blanche éditeur,
Québec, 1996,
126 p. ; 21,95 \$

Radisson : le nom évoque le coureur des bois, les espaces sauvages et les cours d'histoire du Canada à la petite école. Mais qui était Pierre-Esprit Radisson ? Sait-on par exemple qu'il laissa deux récits de ses voyages, écrits en anglais, l'un

vers 1669 et l'autre vers 1685 ?

Martin Fournier concentre son étude sur le premier des deux manuscrits. Radisson y conte l'année et demie qu'il passa chez les Iroquois, le voyage qu'il fit à Onodonga, première mission française en Iroquoisie, et enfin ses deux voyages à l'ouest du lac Huron.

L'auteur aborde le manuscrit selon la méthode dite *systémique*, qui s'emploie plus à saisir un *processus* vivant d'échanges et d'interactions entre les éléments du « corps social » qu'une *structure* fixe de celui-ci ; les chercheurs en histoire y trouveront sans doute leur



compte. Par ailleurs, cette approche qui veut saisir le milieu objectif autant que la subjectivité, et le rationnel autant que l'irrationnel, permet à Martin Fournier de consacrer un chapitre à la vie intérieure de Radisson, à sa conception de Dieu, au sens qu'il donnait à la vie, etc. ; incursion fascinante mais brève dans l'âme de ce coureur des bois du XVII^e siècle en Nouvelle-France. C'est par là peut-être que l'essai renouvelle le mieux, la rendant vivante, une figure légendaire en voie de s'effacer de nos mémoires.

Mais l'auteur nous rappelle d'autres aspects intéressants de la vie de Pierre-Esprit Radisson : qu'il eut une carrière internationale et qu'il défendit son commerce devant les plus grands de France et d'Angleterre. Radisson fut aussi un transfuge. Il eut plusieurs descendants jusqu'à ce jour.

Denis Noreau

**JOURNAL EN DÉSORDRE
(1945-1995)**

Massin

Robert Laffont, Paris, 1996,
427 p. ; 46,95 \$

Formellement identifié surtout par les spécialistes de l'art graphique, Massin est pourtant présent à l'intérieur de chacun de nos foyers. Ne serait-ce que pour avoir créé la présentation visuelle de la collection « Folio », au blanc si généreux et si caractéristique. Ce n'est d'ailleurs qu'un exemple, car à titre de directeur artistique chez Gallimard pendant des lustres, il a marqué de sa griffe et de son style des centaines d'ouvrages, souvent à notre insu. En professionnel cultivé et créatif.

À partir des contacts qu'il eut forcément avec les plus grands auteurs, depuis Eugène Ionesco jusqu'à Romain Gary, à partir aussi de sa culture personnelle, de son humour particulier, des chocs reçus de la vie, Massin procède à un collage auquel il donne le nom de *Journal en désordre*. On ne saurait mieux dire si l'on entend par là que tout peut y faire surface, depuis l'anecdote sur Aragon jusqu'aux propos lumineux sur la naissance des « familles » de caractères, mais que jamais le calendrier n'y impose sa loi.

Tout n'est pas de la même eau. Presque toujours brillant et concis, Massin émeut, amuse, déçoit, fait sursauter. Il parle, en effet, trop et mal de ses conquêtes rêvées ou réussies, tout comme il livre, sur le « mont Réal » par exemple, d'imprécis et trompeurs récits de voyage. C'est, heureusement, l'exception.

Laurent Laplante

**ANDRÉ DELVAUX
DE L'INQUIÉTANTE
ÉTRANGÉTÉ
À L'ITINÉRAIRE
INITIATIQUE**

Henri Agel et Joseph Marty
L'Âge d'Homme, Lausanne,
1996, 203 p.

Ce livre écrit à quatre mains aborde l'œuvre du cinéaste belge, André Delvaux, de

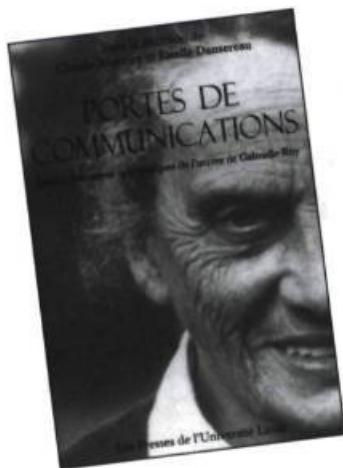
son premier long métrage, *L'homme au crâne rasé* réalisé en 1965, à *L'œuvre au noir* réalisé en 1988. Les auteurs se proposent de dégager le coefficient d'étrangeté lié, à leurs yeux, à l'art cinématographique, tel qu'il se manifeste dans l'œuvre delvalienne. Ils s'attachent à montrer comment, par ses choix stylistiques et thématiques, le cinéaste s'emploie à la mise en valeur du merveilleux, à la conception d'un insolite conforme à la définition freudienne du familier devenant singulier. L'univers d'André Delvaux est onirique et vise à ne jamais surcharger la réalité mais au contraire à essayer d'en extraire l'essence.

Chaque film est analysé dans un chapitre particulier : l'analyse filmique fait appel à divers instruments : dossiers de presse, entrevues, extraits de critiques. L'approche chronologique permet aux auteurs de montrer comment l'œuvre d'André Delvaux évolue par rapport aux deux éléments qui en sont le fil conducteur, l'étrangeté et l'itinéraire initiatique. Deux chapitres sont consacrés à *L'œuvre au noir*, l'un au film, l'autre au livre de Marguerite Yourcenar, retraçant le passage d'un médium à l'autre, précédé du long travail d'élaboration, auquel la romancière a collaboré.

Ce premier livre consacré à André Delvaux se révèle une pertinente et pénétrante introduction à une œuvre complexe, faite d'univers parallèles dans lesquels cohabitent à côté de la réalité la plus immédiate des éléments de rêve, d'insolite et de nostalgie. Les auteurs ont choisi chacun les films et les thèmes qui les inspiraient le plus ; cette approche permet des comparaisons convaincantes, des confrontations judicieuses et significatives.

Cette monographie richement documentée, profonde sans être jamais ennuyeuse, est complétée par une filmographie détaillée qui inclut non seulement les longs métrages de fiction mais aussi les courts métrages et les films documentaires d'André Delvaux.

Simone Suchet



**PORTES DE COMMUNICATIONS
ÉTUDES DISCURSIVES
ET STYLISTIQUES
DE L'ŒUVRE DE
GABRIELLE ROY
Sous la dir. de
Claude Romney et
d'Estelle Dansereau
Presses de l'Université
Laval, Sainte-Foy, 1995,
213 p. ; 26 \$**

Portes de communications est un ouvrage collectif auquel onze universitaires ont collaboré. Pour la plupart inédites, les études présentées portent sur la langue et le style de Gabrielle Roy selon des points de vue qui privilégient la narratologie et l'analyse du discours. Si l'incontournable *Bonheur d'occasion* fait l'objet de trois travaux, c'est somme toute l'œuvre complète de Gabrielle Roy qui est mise à contribution, depuis ses premiers textes (reportages, anecdotes de voyage en Europe et nouvelles basées sur des souvenirs d'enfance), publiés au *Canada* et au *Bulletin des agriculteurs* notamment, jusqu'à *La détresse et l'enchantement*, en passant par les autres romans, les nombreux recueils de nouvelles et de souvenirs, et les récits autobiographiques.

Peu d'œuvres de Gabrielle Roy échappent ainsi aux commentaires des analystes, qui proposent par ailleurs des textes dont les intérêts sont très divers. Citerai-je, parmi les plus fructueuses et les plus convaincantes, sans discréditer les autres, les analyses de Cynthia Hahn sur de courts écrits du début de la carrière de Gabrielle Roy, de Madeleine Frédéric sur les



romans montréalais *Bonheur d'occasion* et *Alexandre Chenevert* selon une perspective que l'on doit à Gérard Genette et à Mickhaïl Bakhtine, et de Vincent Schonberger sur le jeu stratégique de dédoublement discursif dans « *Alexandre Chenevert* : récit pluricodique » ; Estelle Dansereau récupère pour sa part « les structures discursives et narratives qui caractérisent la vision multiculturelle de Roy pour considérer les paradigmes oppositionnels d'inclusion et d'exclusion » dans *La rivière sans repos* et *Un jardin au bout du monde*.

À ceux et celles qui pensaient que tout ou presque avait été dit sur l'œuvre de Gabrielle Roy, le présent collectif réservera d'heureuses surprises.

Jean-Guy Hudon

**EDMOND MICHELET
L'ALBUM D'UNE VIE
1899-1970
Laurent Soutenet, Annie
Beynel, Yves Michelet
Centre national d'études
de la Résistance et de
la Déportation Edmond-
Michelet/Robert Laffont,
Paris, 1996, 150 p. ; 50,95 \$**

L'homme, à n'en pas douter, fut admirable. De courage, de culture, d'humanisme. Qu'Edmond Michelet ait traversé sans trahir ni se trahir une époque où les repères faisaient défaut ou subissaient des lectures opposées, cela non plus ne fait pas de doute. Ne doutons pas non plus qu'il soit indispensable de dire et

répéter, aux générations qui oublient et à celles qui n'ont jamais su, ce que furent les camps de concentration et ce que fut la Résistance. Et ne contestons pas davantage qu'il est rare et très beau qu'un fils glorifie son père aussi bien que le fait ici Claude Michelet.

Tout cela d'emblée reconnu, il faut, malheureusement, ajouter ceci : l'album consacré à Edmond Michelet risque fort de ne convaincre que les « convertis » et de ne toucher que ceux qui, déjà, savaient. Ces images, pourtant éloquentes, ont été précédées par tant d'autres qu'elles ne suffisent pas à révéler à ceux qui ne font pas partie de la grande et douloureuse famille des survivants ce qui caractérisait Edmond Michelet. Certains se « rappelleront ». Ceux qui n'étaient pas là ne subiront pas le choc. Hélas ! Nous en sommes là, à demander des preuves au lieu de renouveler notre détermination de ne jamais laisser l'horreur déferler à nouveau.

Laurent Laplante

**RESSAC
DE MIGRATIONS
AU LARGAGE
René Derouin
L'Hexagone, Montréal,
1996, 255 p. ; 24,95 \$**

« Itinéraires » est le titre de la collection où s'inscrit cet ouvrage du sculpteur et graveur René Derouin. Titre sur mesure pour ce qui n'est ni vraiment un livre d'artiste, ni un essai sur l'art. Dans *Ressac*, René Derouin décrit d'abord son projet, qu'il illustre non seulement d'esquisses préparatoires, mais aussi de dessins originaux. « Migrations » présente l'étape de la production de plusieurs milliers de statuettes d'argile, toutes différentes, exposées en 1992 au Mexique puis au Québec, et dont la majorité ont été larguées dans le Saint-Laurent en 1994. « Ressac » rappelle la réception des expositions, le largage des statuettes dans le fleuve après l'envoi de quelques-unes à diverses « personnalités du monde culturel ». Le tout est suivi d'un texte de Jocelyne

Conolly sur cet itinéraire – de René Derouin et du peuple qu'il met en marche, du Mexique au Saint-Laurent, jusque dans nos mémoires – qu'elle qualifie de performance.

La partie la plus intéressante est sans contredit celle qu'a rédigée l'artiste. On constate que ne sont pas incompatibles l'ancrage dans un lieu, dans un territoire et l'ouverture à l'ailleurs, au continent américain dans ce cas-ci. L'esprit des lieux ne naît pas du seul fait de les habiter, il faut aussi les inventer. Ce que René Derouin fait depuis plusieurs années avec la nordicité et les relations nord-sud.

Andrée Fortin

**LOUIS HÉMON
ŒUVRES COMPLÈTES,
T. III
Édition préparée par
Aurélien Boivin
Guérin, Montréal, 1995,
624 p. ; 60 \$**

Le travail à accomplir était énorme, mais la réussite mérite qu'on s'incline bien bas. Et Aurélien Boivin et les éditions Guérin ont fait remarquablement les choses. L'introduction, un peu longue avec sa centaine de pages, renouvelle de façon si heureuse et si fiable nos connaissances sur Louis Hémon qu'on oublie vite sa taille pour ne retenir que la qualité des balises qu'elle établit. Sur les relations de Louis Hémon avec sa famille, sur les procès qui enlaidirent le lancement de *Maria Chapdelaine*, sur la studieuse immersion de Louis Hémon dans le milieu québécois...

Le Hémon qu'achève ici de ressusciter Aurélien Boivin ne ressemble guère à l'auteur *agriculteur* et *tristounet* qu'a prétendu décrire une certaine tradition. Louis Hémon est un gaillard qui boxe, court, rame, qui marche ses soixante kilo-

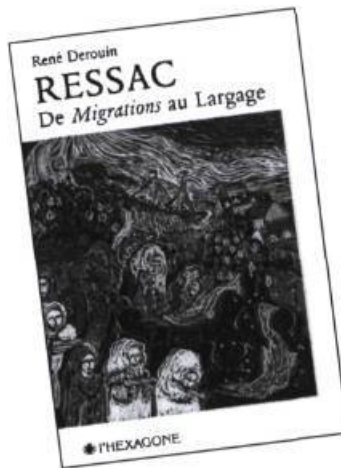
mètres presque sans s'en apercevoir. S'il défend farouchement son « code personnel » contre la sollicitude maternelle et les intrusions paternelles, il écrit quand même à sa famille des dizaines de lettres drôles, taquines, affectueuses. Remarquable observateur, Louis Hémon porte sur le Québec un regard qui ne doit rien à la nostalgie, au défaitisme ou à la mode. Québec n'est pas, selon lui, une « vieille ville française » et sa Maria Chapdelaine, dont le cœur a flambé pour François Paradis, sera une conquérante et non une fiancée éplorée.

Laurent Laplante

**FONDEMENTS
ET LIMITES DU
CAPITALISME
Louis Gill
Boréal, Montréal, 1996,
887 p. ; 44,95 \$**

Guidé par un souci pédagogique évident, cet ouvrage apparaît au premier abord comme un manuel d'économie marxiste pour l'étudiant et le professeur. Mais *Fondements et limites du capitalisme* n'est ni un simple résumé des écrits économiques de Marx, ni une analyse empirique du capitalisme contemporain. Il nous propose plutôt une démarche préalable à cette analyse. Il s'agit donc avant tout d'une entreprise de clarification conceptuelle basée essentiellement sur l'utilisation des textes fondamentaux de Karl Marx.

L'auteur commence par situer le marxisme sur le plan de la sociologie de la connaissance. Il souligne l'originalité de sa critique de l'économie politique et définit les conséquences de cette perspective sur le plan méthodologique. Dans les chapitres subséquents, il expose systématiquement le contenu essentiel des différentes parties du *Capital* et aborde des questions pertinentes



économie et ce qui est *spécifique* au sein du capitalisme. L'auteur élimine ainsi de nombreux foyers de confusion ou d'incompréhension issus de l'économie classique attachée à une conception « naturaliste » de la production pour exposer ensuite plus clairement, au-delà des apparences, le rapport social spécifique qui sous-tend cette production, le rapport entre travail salarié et capital.

Daniel Dompierre

**AU PAYS DES ENNEMIS
DU CINÉMA...
André Gaudreault,
Germain Lacasse,
Jean-Pierre Sirois-Trahan
Nuit blanche éditeur,
Québec, 1996,
215 p. ; 22,95 \$**

Le Québec a-t-il vraiment été le pays des ennemis du cinéma ? C'est ce que pouvait croire l'observateur étranger, au début du siècle, qui constatait l'acharnement de la censure contre les films et les difficultés nombreuses auxquelles devaient faire face leurs promoteurs. Pour les élites, imprégnées de religiosité, toute forme de divertissement était suspecte, et le cinéma, qui exposait les passions humaines, stimulait le zèle des autorités. Pourtant, en dépit de la censure, les Québécois d'alors se sont littéralement rués sur le cinématographe, qu'on appelait les *vues animées*. À telle enseigne que la ville de Montréal comptait en 1907 deux des plus grandes salles de cinéma au monde.

Il faut donc noter ici l'ironie et la provocation du titre, *Au pays des ennemis du cinéma...* C'est que ses auteurs s'attaquent habilement aux idées reçues qui ont déformé quelque peu la réalité des débuts du cinéma au Québec, des idées qui ont eu pour effet d'occulter l'importance de l'activité associée à ce qui est devenu par la suite le septième art. En fait, l'apparition du cinéma au Québec suit de très près la naissance de cette invention. Les frères Lumière anticipent déjà le village global,

en envoyant leurs représentants dans tous les pays, y compris le Canada, qui sera visité et filmé. Le Québec est donc au diapason du reste du monde et les moindres innovations technologiques sont dévoilées en grande pompe dans ses salles. Les cinéphiles d'ici se distinguent toutefois parce qu'ils aiment plus qu'ailleurs les *bonimenteurs*, ces présentateurs qui agrémentent d'ineffables commentaires les images muettes défilant sur l'écran.

Le livre *Au pays des ennemis du cinéma...* nous permet d'accomplir un admirable voyage dans le temps. Avec rigueur mais sans rigidité, il nous plonge dans les origines du cinéma, une période qu'on a commencé de découvrir avec le centenaire de cette machine à faire rêver.

Claude Vaillancourt

**TRENTE-CINQ ANS
DANS LA JUNGLE
DU CINÉMA
MÉMOIRES**
Edmond T. Gréville
Actes Sud,
Arles/SACD/Institut
Lumière, 1995,
280 p. ; 44,95 \$

**SUPPRIMÉ
PAR L'ASCENSEUR**
Edmond T. Gréville
Actes Sud, Arles/Institut
Lumière, 1995,
80 p. ; 27,50 \$

Qui connaît Edmond T. Gréville ? Peu de gens assurément, quelques cinéphiles purs et durs parmi lesquels on compte Bertrand Tavernier qui le rencontra alors qu'il travaillait comme attaché de presse. Et pourtant Edmond T. Gréville eut son heure de gloire. Il apprit le métier de cinéaste avec les plus grands (E. A. Dupont, Abel Gance, Augusto Genina), fit carrière à Paris, Londres, La Haye, Rome, Nice et même en Allemagne. Avant de se lancer dans le cinéma, cet homme, né en 1906 à Nice, mort à 60 ans, a exercé divers métiers : journaliste, critique, réalisateur de films publicitaires, dramaturge, romancier. Ce

touche-à-tout de la création est aussi inclassable qu'il est prolifique et son cinéma, où le meilleur côtoie le pire, participe de tendances multiples. Ses *Mémoires* s'articulent autour de lieux et de films : chaque chapitre fourmille d'anecdotes, d'évocations de gens plus ou moins connus, de femmes nombreuses et séduisantes, car si Gréville est un amoureux du cinéma, il l'est aussi des femmes. Et il ne nous épargne aucune de ses conquêtes, ce qui pourrait être agaçant mais qui, tout compte fait, est plutôt sympathique tellement il raconte avec une innocence bon enfant doublée d'une mauvaise foi monumentale. Avec lui, c'est tout un monde disparu qui revit sous nos yeux.

Au texte autobiographique de Edmond T. Gréville s'ajoutent quelques-uns de ses textes critiques et une évocation de son travail avec Raoul Walsh, écrits en 1929. Deux préfaces – l'une de Bertrand Tavernier qui parle de l'homme Gréville, l'autre de Philippe Roger, intitulée « Edmond T. Gréville ou l'enfer du paradis » dans laquelle l'auteur définit son cinéma – complètent par des témoignages de l'extérieur le portrait de ce cinéaste hors-normes. Le livre s'achève par un entretien avec lui ; C. Beylie, A. S. Labarthe, G. Legrand et B. Tavernier y évoquent la carrière mouvementée de ce metteur en scène original et non-conformiste tout en proposant une analyse succincte mais souvent pertinente de ses films.

Le roman *Supprimé par l'ascenseur* au ton délicieusement surréaliste est un additif agréable à ce livre de mémoires : il est prolongé par divers textes et poèmes d'Edmond T. Gréville et par une postface de Philippe Roger intitulée « Gréville écrivain ».

Deux livres pour découvrir ou redécouvrir non seulement un authentique créateur attachant et non conventionnel mais aussi un pan souvent méconnu du cinéma français et largement méprisé par la critique dite officielle.

Simone Suchet

HUMANITAS

SIX POÈTES DE LA SOLITUDE

André PATRY / Choix de poésies, 128 pages • 14,95\$

En coédition avec la Fondation Culturelle Roumaine (Roumanie)

Giacomo Leopardi, Edgar Allan Poe, Constantin Cavafy, Roberto de Mesquita, Hugo von Hofmannsthal, George Bacovia... Quelques-uns de ces poètes ont laissé une œuvre qui les place parmi les écrivains les plus remarquables des XIX^e et XX^e siècles.

CINQ GRANDES STANCES PAR-DESSUS BORD JETÉES

Saint-Valentin KAUSS / Poèmes, 66 pages • 14,95\$

Profond et énigmatique, le poète convie à une aventure révélatrice : celle qui ose ouvrir le rideau sur les cinq portes de la sensualité et du bonheur, épurés des scories de l'éphémère.

LA RONDE DE JOUR

Jean-Louis Le SCOUARNEC / Roman, 200 pages • 19,95\$

Un roman d'amour, de complicité charnelle et de fidélité morale et intellectuelle qui pose plus d'interrogations qu'il n'illustre des vérités. Un moment de vie et une fin de vie que tout lecteur avide d'idées saura apprécier à sa juste valeur.

A QUOI REVENT LES MORUES...

Réal-Gabriel BUJOLD / Harold TREMBLAY

Nouvelles, 168 pages • Neuf illustrations en couleurs • 19,95\$

Toute une galerie de personnages excentriques et marginaux et tout un monde où la désespérance est fragile et saupoudrée d'injustice que le romancier et dramaturge Réal-Gabriel Bujold décrit avec tendresse et humour.

CHRONIQUES D'ENFANCE (Nouveaux écrits de l'anse)

Maurice JONCAS / Récits, 230 pages • 22,95\$

Porté par les souvenirs, l'auteur évoque avec émotion et amour le royaume de la Gaspésie, les miracles de la terre et de la mer, la communion avec la nature qui était si intime et si confidentielle.

MEDITATIONS II / Voyager et combattre

Pierre BERTRAND / Essais, 332 pages • 24,95\$

Qu'il s'agisse du nationalisme québécois, des rapports de l'individu et de la collectivité, du capitalisme et de la démocratie, de l'Amérique, de la morale et de la justice, de nouveaux aperçus sont fournis dans ce livre grâce à une démarche philosophique alliant rigueur et passion, intensité et clarté.

PROPOS SUR LE QUÉBEC ET LA FRANCOPHONIE

Axel MAUGEY / Essais, 156 pages • 18,95\$

Ce recueil de textes porte sur l'imaginaire renouvelé d'une société à la recherche d'elle-même et du fait francophone grâce entre autres à une poésie de grande qualité. En outre, il propose une réflexion très actuelle sur la tolérance et le devenir du Québec.

LA MAGIE DE LA LECTURE

Paul-Emile ROY / Essais, 152 pages • 17,95\$

Ce livre est l'expression d'une interrogation inquiète sur le sort qui est fait, dans notre société grégaire, à la lecture et aux créations littéraires qui font concurrence à l'univers.

L'EUROPE-EN-COUP-DE-VENT

Gilbert CHOQUETTE / Journal, 162 pages • 17,95\$

Collection Circonstances

Dix-sept jours pour traverser l'Europe en coup de vent, de Paris à Vienne et de Rome à Amsterdam. Voyage téméraire et gratifiant à travers l'histoire et la culture du vieux continent, auquel le romancier se prête en pensant constamment à ses compatriotes.

5780, avenue Decelles, Montréal, Québec, Canada H3S 2C7
Commandes téléphoniques acceptées : (514) 737-1332